

Les deux "mob"

Autor(en): **Traz, de**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **84 (1939)**

Heft 11

PDF erstellt am: **26.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-341956>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

REVUE MILITAIRE SUISSE

Pour la Suisse : 1 an fr. 12.— ; 6 mois fr. 7.—
3 mois fr. 4.—

ABONNEMENT

Pour l'Étranger : 1 an fr. 15.— ; 6 mois fr. 9.—
3 mois fr. 5.—

Prix du numéro : fr. 1.50.

DIRECTION, RÉDACTION ET ADMINISTRATION :
Avenue de la Gare 33, Lausanne Compte de chèques post. II. 5209

ANNONCES : Société de l'Annuaire Vaudois S. A. — Rue Neuve, 1 — Lausanne

Les deux « mob »¹

Par un singulier abus de langage, nous appelons « mobilisations » nos périodes de service actif. Ainsi la « mob de 14 », pour nos soldats, ce n'est pas seulement l'appel aux armes du 2 août 1914, c'est aussi et surtout le temps qu'ils ont passé sous les drapeaux depuis cette date jusqu'à l'armistice du 11 novembre 1918.

Ceux qui l'ont faite, cette campagne sans combats, ils la tenaient pour un épisode suffisant et révolu de leur existence. Ils pensaient être quittes. L'est-on jamais ? Les voici rappelés, astreints de nouveau, obligés de « remettre ça ». A la mob de 14, réplique agrandie de la lointaine occupation des frontières de 1871, en succède une autre, celle de 39.

D'où quelques réflexions.

¹ Le major Robert de Traz, rentré de Paris pour rejoindre l'armée a, comme tant d'autres Suisses de l'étranger, répondu immédiatement à l'appel du pays. La personnalité bien connue de cet officier distingué, qui poursuivait à Paris une brillante carrière littéraire, nous dispense de le présenter à nos lecteurs. Nous sommes heureux que l'auteur de *L'homme dans le rang* et de tant d'autres œuvres de valeur ait bien voulu nous assurer sa précieuse collaboration.

(Réd.)

* * *

D'abord celle-ci, un peu naïve : comme c'est court, parfois, vingt ans ! Des souvenirs à demi effacés, recouverts de tant d'impressions, d'expériences, d'événements, qu'ils remontent donc vite à la surface, retrouvant leurs vives couleurs, leurs détails précis. En remettant notre uniforme, endormi dans une armoire, nous avons repris notre ton, nos gestes d'autrefois. Et le passé est redevenu du présent.

Vingt ans font pourtant d'un nouveau-né un adulte, un soldat, un citoyen. C'est une durée qui compte. Pour nous, elle se resserre, s'amincit. Elle n'aura été, entre deux mob, qu'un congé un peu prolongé.

Après l'autre guerre nous avons cru entrer dans une ère nouvelle ; nous nous sommes consacrés sans remords et sans inquiétude aux travaux de la paix. Et voici que le fléau conjuré se déchaîne encore, que les instincts héréditaires de l'homme, d'autant plus violents qu'on avait essayé de les comprimer, poussent de nouveau leur clameur.

Est-ce que tout recommence, toujours ? Est-ce le « retour éternel » que prophétisait Nietzsche ? Il est permis toutefois de dire que, par la faute sans doute d'une époque « assoiffée de vitesse », il se produit à une cadence un peu trop accélérée.

* * *

Tout recommence, soit, mais tout diffère.

En 1914, sauf quelques « jeunes pessimistes » que tançaient leurs aînés, peu de gens croyaient à la guerre. Ceux qui en admettaient la possibilité la concevaient sous les espèces de celle de 1870, brillante et courte. Après quoi, l'existence des Etats et des individus reprendrait comme avant. Personne n'imaginait que les armées demeureraient, au moins à l'ouest, quatre années face à face.

La guerre de 1914 débuta en coup de foudre par l'invasion inopinée de la Belgique, par les désastres russes, par les échecs de l'armée française, son recul, et son rétablisse-

ment inattendu sur la Marne. Quel spectacle prodigieux que ce drame aux péripéties violentes, se déroulant en quelques semaines, sous un ciel torride et bleu ! Cette Europe si paisible, si heureuse, la voilà soudain qui brûlait de toutes parts, parmi les cris, les fumées, et dans l'odeur de milliers de cadavres.

Très vite la guerre prit un caractère idéologique. Les deux camps rencontrèrent, en Suisse en particulier, des partisans qui ne souhaitaient pas seulement la victoire de l'un ou de l'autre, mais qui prétendaient la justifier. Aux armées en présence s'ajoutèrent des doctrines touchant l'homme et la civilisation. A la bataille militaire se superposa un conflit juridique, moral et même métaphysique.

La génération d'après-guerre, sceptique par nature ou par désillusion, s'est gaussée de ces idéologies. Je crois cependant qu'elles ont apporté un puissant réconfort aux soldats. Se battre pour le droit et la liberté, même si ces notions sont simplifiées à l'usage de la propagande, c'est user d'armes redoutables, c'est rallier à soi l'opinion des neutres, c'est jeter parfois le trouble chez l'adversaire. Si les Suisses devaient lutter contre un agresseur, ils auraient intérêt à proclamer qu'ils ne défendent pas seulement leur sol, leur ferme, leur vache, mais aussi leur liberté, leur droit de demeurer eux-mêmes, et aussi, quoi qu'en puissent dire nos néo-réalistes, la dignité de la personne humaine.

Dès le début des hostilités, le feu dévorant s'éloigna de nos frontières, ce qui laissa aux civils suisses le loisir de se passionner sans risque. A aucun moment la grande masse de la population ne s'imagina qu'elle courait des dangers. Cette position privilégiée du neutre, qui acclame ou s'indigne d'autant plus volontiers qu'il se trouve à l'abri, nous la payâmes de cruelles dissensions intérieures. Si la Suisse fut épargnée par la guerre, elle connut un terrible désaccord qui ébranlait les fondements même de la patrie. Elle souffrit ainsi dans son âme à défaut de souffrir dans sa chair.

Les divergences, les véhémentes polémiques étaient, il est vrai, à peu près ignorées de la troupe. A l'armée, nous nous consacrons à des devoirs obscurs, quotidiens, nécessaires, et nous trouvions dans cet accomplissement une paix intérieure que les congés, d'ailleurs, remettaient en question.

Etre à la frontière, là où votre pays finit, ou un autre commence, c'est se confronter à une réalité inéluctable. Avoir les armes à la main et sentir, derrière soi, vivre ou se reposer ceux qu'on protège, c'est connaître une justification de soi-même que l'existence ne vous fournit qu'à de rares intervalles. Nous ne nous interrogeons plus, nous ne dissertons pas. Il nous suffisait de constater et de vouloir. Nous étions pénétrés par ce que j'appelais alors « L'esprit du Largin ».

Ainsi, simples, résolus, dévoués, face au danger possible et tournant le dos aux luttes intestines, nous avons tenu, et ce ne fut pas toujours facile. Il nous a fallu, aux uns et aux autres, refouler des tristesses, des inquiétudes, soutenir nos sous-ordres, et prodiguer une bonne humeur parfois affectée. Nous avons en silence obéi et renoncé, enduré et même souffert, avec le sentiment assez amer que nous présentions beaucoup moins d'intérêt, aux yeux de nos compatriotes, que n'importe quel interné des armées belligérantes.

Enfin, après quatre années d'une interminable faction, l'armée ayant rempli sa mission qui était, faute de se battre, de prouver par sa seule présence, notre volonté inflexible de nous défendre, nous revînmes à nos foyers. Mais, à à peine démobilisés, nous dûmes repartir, courir au secours de l'Etat qui vacillait sous une poussée révolutionnaire. Combien de nos camarades alors, en pleine épidémie de grippe, donnèrent leur vie pour que la Suisse durât !

Nous fûmes récompensés d'avoir rempli notre devoir durant quatre ans et sauvé l'Etat en cette heure suprême, par les injures dont nous couvrit la presse socialiste.

* * *

Jusqu'à présent, la mob de 39 ne ressemble pas beaucoup à celle de 14.

D'abord, la guerre ne nous a pas surpris. Nous n'avons pas été précipités d'un état d'insouciance dans une situation imprévue. Depuis plusieurs années, nous regardions s'avancer sur nous la catastrophe. A certaines personnes nerveuses, l'explosion apporta presque un soulagement.

Sauf la campagne de Pologne, qui n'est qu'un préambule, la guerre de 1939 ne présente pas — tout au moins jusqu'à l'heure où j'écris ces lignes — d'événements prodigieux. Guerre sèche, guerre étrange, guerre introuvable, a-t-on dit. Les adversaires se font face, chacun en bordure de sa frontière, chacun retranché, chacun se préparant à parer l'attaque de l'autre, qui ne se produit pas.

L'immobilisation des fronts, au lieu de succéder à la guerre de mouvement, précède celle-ci, qui ne peut manquer un jour de se produire.

Peu de chose est offert à la curiosité, à l'imagination des témoins. Des soldats qui ne se battent pas, ou à peine, et qui attendent, cachés — voilà en quoi consiste le spectacle. Les journaux s'efforcent en vain d'intéresser leurs lecteurs. Les communiqués sont d'une brièveté qui touche à l'inexistence.

Ce conflit dépourvu de pittoresque comme de grandiloquence, privé même d'action, ne comporte aucune idéologie. Les combattants sont silencieux ou ironiques, et ils se refuseraient avec horreur à invoquer des idées générales. On les dirait sans passion, et même sans ambition lointaine. Personne ne proclame ce qu'on appelait autrefois les « buts de guerre ». On se réserve ou bien on se dérobe. Par un paradoxe inédit, un belligérant de la première heure, la Russie, s'est même prétendu neutre, au moment même où il s'emparait de provinces entières.

Cependant, ce qui est en jeu, c'est bien, comme dans l'autre guerre, le sort de l'homme et de la civilisation. Je dirai même qu'il l'est davantage. En 1914, les Etats qui s'affrontaient se ressemblaient plus, par leurs idées religieuses,

intellectuelles et même humanitaires, qu'il ne différeraient par leurs régimes. Aujourd'hui, en même temps que les armées, s'opposent deux conceptions radicalement contraires et dont l'une — mais laquelle ? — risque de périr. Seulement, chacun des adversaires a la pudeur de ses doctrines. Il sait qu'il lui faut résoudre d'abord un problème de force.

Quant à nous, nous ne sommes pas divisés comme en 1914, mais unis, plus complètement unis peut-être qu'à n'importe quelle autre période de notre histoire. Mais surtout, loin de choisir à l'étranger les champions de nos préférences, celles-ci vont d'abord à notre patrie. Tous les Suisses se groupent étroitement autour de leur propre drapeau. Cette unanimité nationale est symbolisée par un nom. Alors qu'en 1914 l'élection du général Wille avait éveillé les réticences de la Suisse romande et que ce chef d'une si grande valeur intellectuelle et militaire s'était vu critiqué et combattu, alors qu'en Suisse allemande même des gens en tenaient, contre lui, pour le colonel Sprecher de Bernegg, le général Guisan a été plébiscité non seulement par les Chambres mais par le pays tout entier.

Un tel ralliement à un homme représentatif et librement choisi, quelle nouveauté dans notre histoire comme dans nos habitudes quotidiennes ! Il semble que notre vie publique en soit toute réchauffée.

L'unanimité du peuple suisse, préparée par les événements extérieurs des années que nous venons de vivre, cimentée en dernière heure par les enseignements de l'Exposition de Zurich, cette unanimité qui double nos forces et nous rend — je le dis avec une profonde conviction — indestructibles, elle caractérise la mob de 39.

Le peuple n'a pas délégué quelques divisions aux frontières, il y est lui-même, en fait ou en esprit. En 1914, les civils nous oubliaient ou presque ; aujourd'hui, ils se préoccupent des soldats, ils leur veulent du bien, ils leur manifestent leur sympathie. Une grande vague de concorde passe sur le pays. Les Eclaireurs, les hommes des

services complémentaires mettent leur zèle à collaborer avec l'armée. Les œuvres en faveur des soldats, des familles de mobilisés, des Suisses revenus de l'étranger se multiplient. Certaines autorités civiles vont rendre des visites officielles aux troupes. On devine chez tout le monde l'envie de servir, le besoin de témoigner des sentiments. Parce qu'ils sont unanimes, les Suisses sont devenus fraternels.

Souhaitons que cette ferveur persiste, que nos chefs militaires et civils l'empêchent de décroître. Souhaitons que la compréhension entre l'arrière et l'avant soit entretenue, que le moral des civils et celui des soldats ne fléchisse pas.

En ce qui concerne ceux-ci, d'ailleurs, le haut commandement a créé à l'Adjudance générale une section qui s'occupe de les maintenir en bonne humeur. Voilà une nouveauté. Personne, en 14, n'a eu l'idée de nous envoyer des musiciens et des chanteurs, de nous offrir des séances cinématographiques et des représentations théâtrales.

Une autre différence entre les deux époques, qui explique en partie l'élan affectueux du peuple vers l'armée, c'est que la situation militaire de l'Europe est obscure. En 1914, la guerre s'est déchaînée dans des directions qui l'éloignaient de notre territoire. Aujourd'hui elle est suspendue, elle n'a pas encore choisi son lit. C'est faute d'un champ de bataille normal qu'elle hésite, tâtonne et ne sait où porter ses coups. Aussi inspire-t-elle aux neutres une lancinante inquiétude. Ils ont mobilisé toutes leurs forces, ils ont pris dès la première heure des mesures économiques, ils se raidissent devant le danger possible.

Notre unanimité, notre amitié réciproque, c'est le rassemblement du troupeau sous la menace de l'orage, prêt à faire face, à se défendre, cœurs et corps serrés. Et cette résolution parcourt les civils et l'armée, les soude ensemble.

Je crois aussi que la population qui, depuis plusieurs années, assiste au travail considérable qui a été fait pour renforcer notre efficacité militaire, qui a souscrit avec enthousiasme à l'emprunt de défense nationale, est plus

fière de son armée, plus confiante en elle qu'elle ne l'était en 1914. Nous sommes partis alors en képi à pompon, en tunique à col rouge. Nous ne formions que six divisions. Il n'y avait pas de brigades frontière ni d'ouvrages préparés. Nous ne possédions ni mitrailleuses au bataillon, ni canons d'infanterie, ni fusils mitrailleurs, ni lance-mines. Sans compter le reste.

Il fallait voir à l'Exposition de Zurich avec quelle attention satisfaite les visiteurs examinaient les échantillons du nouveau matériel, passaient la main, en propriétaires, sur le cou allongé des pièces d'artillerie. Les hommes de ma génération ont tous remarqué de quel ton les jeunes officiers qui nous écoutent parler de l'armée de 14, nous disent avec une ironie voilée, et ma foi, condescendante : « De votre temps... »

* * *

O vous qui ne connaissez, en fait de mob, que celle de 39, alors que mes contemporains, ceux qui ont dû rempiler, en ont deux à leur actif, laissez-moi vous dire, après avoir énuméré quelques différences, qu'elles se ressemblent tout de même par un trait essentiel. Et pour le rendre manifeste, je rapporterai ici le mot authentique d'un territorial.

C'était en septembre dernier. Sa compagnie venait d'être assermentée. L'homme s'étonnait et grognait un peu :

— Pourquoi nous dire de prêter serment ? On l'avait fait en 14. Et depuis, on ne s'était pas dédit.

Voilà. Ceux de 14 et ceux de 39, tous nous sommes liés par notre parole. Liés à la patrie, et liés ensemble.

Major DE TRAZ.
